

LA CHANTEUSE

VOILÉE,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

PAR MM. SCRIBE ET DE LEUVEN,

MUSIQUE DE M. V. MASSÉ,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de
l'Opéra-Comique, le 26 novembre 1830.



BRUXELLES.

J.-A. LE LONG, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DES THÉÂTRES ROYAUX,

RUE DES PIERRES, 46, PRÈS DU POIDS DE LA VILLE,

Le soir au Théâtre Royal.

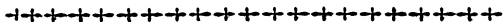
1851

PERSONNAGES.**ACTEURS.****VELASQUEZ, peintre.****M. AUDRAN.****PERDICAN, son ami, alguazil.****M. BUSSINE.****PALOMITA, servante de Velasquez. M^{lle} LEFEBVRE.****SEIGNEURS ET GENS DU PEUPLE.**

La scène se passe en 1620.

LA CHANTEUSE VOILÉE,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE.



L'atelier de Velasquez, à gauche la chambre de Palomita, à droite un escalier conduisant à d'autres étages. — Du même côté, au premier plan, un chevalet portant un tableau commencé. — Du côté opposé, une estrade où se placent les modèles. — Au fond, une porte donnant sur la grande place.

SCÈNE PREMIÈRE.

PERDICAN, puis PALOMITA.

PERDICAN, à la porte du fond.

Bourgeois de Séville, rentrez chez vous ! n'obstruez pas ainsi la voie publique, et ne me forcez pas, moi Perdican, votre voisin et votre ami, à exercer contre vous mes rigoureuses fonctions d'alguazil... Bien... bien, ils obéissent... ils se séparent... ils rentrent dans leurs boutiques. Ils font bien... car sans cela...

PALOMITA, entrant.

Eh ! mon Dieu ! qu'est-ce donc, seigneur Perdican ? qu'y a-t-il ?

PERDICAN.

Vous ne savez pas la nouvelle ?...

PALOMITA.

Je ne sors jamais... je garde la maison du seigneur Velasquez mon maître, qui est toujours dehors, et qui n'a que moi de servante.

SCENE I.

PERDICAN.

Eh bien ! hier soir, un jeune seigneur, qui sortait sans doute d'un joyeux souper, traversait la grande place au moment où la foule assistait à la sérénade, et piqué par une curiosité que je comprends très-bien, il a essayé de soulever le voile blanc dont Lazarilla, la chanteuse, couvre toujours ses traits. Celle-ci, indignée, s'est enfuie... et ce matin, grande rumeur dans le quartier... Des groupes se sont formés sur la place... et l'on craint généralement que Lazarilla ne revienne pas ce soir...

PALOMITA.

Et qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, que cette Lazarilla... cette chanteuse ?...

PERDICAN.

L'idole du peuple et aussi des grands seigneurs : les uns viennent à pied et les autres en équipage pour l'entendre.

Premier Couplet.

Tous les soirs sur la grande place
 On voit la foule qui s'amasse !
 Soudain au loin et dans la nuit,
 Une guitare retentit.
 Alors, la Gitana s'avance,
 Sa taille est pleine d'élégance ;
 Mais les longs plis d'un voile épais
 A tous les yeux cachent ses traits !
 La foule heureuse
 Et radieuse

Dit : La voilà !
 C'est notre infante,
 C'est la charmante
 Lazarilla.
 Elle commence,
 Dieu ! quel silence !
 Tra, la, la, la, la !

PALOMITA.

Quoi ! dans la foule
 Elle roucoule
 Comme cela :
 Tra, la, la, la, la !

PERDICAN.

Oui, dans la foule
 Elle roucoule
 Comme cela :
 Tra, la, la, la, la !

ENSEMBLE.

Et puis s'élance
 Un bruit immense :
 Brava, brava,
 Lazarilla !

PERDICAN.

Deuxième Couplet.

Lazarilla, vers tout le monde
 Va, tour-à-tour, faisant sa ronde,
 Présenter de sa blanche main
 Sa riche bourse de satin.
 Pour obtenir de la quêteuse
 La révérence gracieuse,

SCENE I.

Les grands seigneurs et les bourgeois
Soudain lui donnent à la fois ;

Car pêle-mêle,
Comme la grêle,
Tombent, morbleu !
Doublon, pistole,
Et puis, l'idole,
Pour seul adieu,
Gaiement s'empare
De sa guitare.

Tra, la, la, la, la !
Et puis s'esquive
Aux cris de : vive
Lazarilla !
Brava, brava,
Lazarilla !

PALONITA.

De sa guitare
Elle s'empare
Comme cela :
Tra, la, la, la, la !

PERDICAN.

De sa guitare
Elle s'empare
Comme cela :
Tra, la, la, la, la !

ENSEMBLE.

Et puis s'esquive
Aux cris de : vive
Lazarilla !

PALOMITA.

J'ai idée maintenant que tous les soirs mon maître va entendre la cantatrice en plein air ! Voilà pourquoi hier il est rentré si tard... à telles enseignes qu'il n'est pas encore levé.

PERDICAN.

A dix heures du matin !... un peintre qui devrait être à l'ouvrage au lever de l'aurore... ne fût-ce que pour la peindre !

PALOMITA.

Il ne travaille plus... il ne fait rien !

PERDICAN.

Un jeune artiste d'un si grand talent... que j'ai toujours aimé... vous le savez?... Pendant toute une année qu'a duré l'héritage de son père... je ne l'ai pas quitté d'un instant. Que de plaisirs !... que de folies ! je soupais tous les soirs avec lui... malheureusement, je n'étais pas le seul...

PALOMITA.

Tous les mauvais sujets de Séville !... qui, lorsque la fortune a disparu, ont fait comme elle, et il ne lui est resté que des dettes...

PERDICAN.

Autre chose encore... Palomita, sa gentille servante, qui est demeurée fidèle au malheur...

PALOMITA.

Et puis, vous, M. Perdican, qui ne l'avez jamais abandonné...

PERDICAN.

C'est vrai !... je lui prêtais gratis ma figure toutes les fois qu'il avait à peindre une tête de caractère ! Je ne suis pas riche... mais je suis sensible, et la sensibilité d'un alguazil est une chose si rare... que si on pouvait la montrer pour de l'argent...

PALOMITA.

Votre fortune serait faite...

PERDICAN.

Bien loin de là !... cette sensibilité a été souvent mise à de rudes épreuves... Croiriez-vous que, cinq ou six fois, dernièrement, des créanciers se sont adressés à moi pour l'appréhender au corps... lui, mon pauvre Velasquez !

PALOMITA.

Vous avez refusé !...

PERDICAN.

Un autre s'en serait chargé ; et il vaut mieux être arrêté dans la rue par un ami... que par un étranger... Je m'étais donc fait une raison, mais chaque fois qu'Oreste se disposait à verbaliser contre Pilade, le ciel, qui protège l'amitié et les arts, me venait en aide, et je recevais le montant de la somme exigible...

PALOMITA.

En vérité !...

PERDICAN.

Pas un avis mystérieux qui me défendait sur ma tête de parler à Velasquez de ce secours inconnu, et m'or-

donnait de lui laisser croire qu'il venait de moi, de sorte que mon pauvre ami est prêt, dans sa reconnaissance, à se jeter au feu pour moi, et, le cas échéant, ma position est telle que je ne pourrais pas l'en empêcher...

PALOMITA.

Il n'y a pas de mal, M. Perdican, cela le forcera à travailler, ne fût-ce que pour s'acquitter avec vous... Mais depuis quelque temps, je vous l'ai dit... il s'est fait en lui un changement inexplicable... Il n'a plus de cœur à rien... il passe ses journées entières immobile... taciturne... et dans une tristesse...

PERDICAN.

Dont je me suis aperçu... Un alguazil doit tout voir, tout savoir par état... je le soupçonne amoureux...

PALOMITA, *vivement*.

Vous croyez?...

PERDICAN.

D'une grande dame!... la marquise de Villaréal qui est venue dans son atelier... pour ce portrait qu'il n'a pas encore achevé...

PALOMITA.

Ah! vous pensez...

PERDICAN.

Qu'un fol amour lui trouble l'esprit... car il comprend la distance qui le sépare de celle qu'il aime... de là son découragement.

PALOMITA.

Oui, maissa mauvaise humeur, sa colère contre moi, car depuis sa dernière maladie...

SCENE II.

PERDICAN.

Où vos soins lui ont sauvé la vie...

PALOMITA.

Il m'a prise en grippe... Il me déteste...

PERDICAN.

Vous, *senorita*, ça n'est pas possible... Vous qui toucheriez tous les cœurs... même ceux des *alguazils*... Car j'ai pour vous une affection...

PALOMITA.

Que je vous rends bien, M. Perdican.

PERDICAN, *avec joie*.

Vraiment !

PALOMITA.

Parce que vous êtes bon, obligeant, dévoué... Mais, lui, il me rudoie... il me gronde sans cesse...

VELASQUEZ, *en dehors, appelant*.

Palomita ! Palomita !

PALOMITA.

Tenez ! tenez ! l'entendez-vous ?

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, VELASQUEZ.

VELASQUEZ.

Voyez si elle viendra !... Où est-elle ?... J'en étais sûr... à perdre son temps...

PERDICAN.

Au contraire, elle causait avec moi...

VELASQUEZ.

Ah ! bonjour, Perdican... Vous causez souvent ensemble ?

PERDICAN.

Et vois comme tu es injuste... nous causions de toi.

VELASQUEZ.

Cen'est pas de son maître, mais de son ouvrage, qu'elle doit s'occuper... de cet atelier qu'elle devrait ranger...

PALOMITA.

Tout est en ordre.

PERDICAN, à *Velasquez*.

Il est rangé, ton atelier !

VELASQUEZ.

Enfin, de mon déjeuner que j'attends... car il est midi pour le moins... et je me sens là un appétit...

PERDICAN.

Le déjeuner est prêt, mon maître...

PERDICAN, *de même*.

Il est prêt, ton déjeuner.

PALOMITA.

Et je vais vous le servir.

VELASQUEZ, *brusquement*.

C'est inutile... je n'ai plus faim... Laisse-moi!... Tu viendras ici... à deux heures... j'ai à te parler.

PALOMITA.

Mais il faut pourtant que vous preniez quelque chose.

SCENE II.

VELASQUEZ.

Je n'ai besoin de rien... que de mes pinceaux... de ma palette, et elle n'est pas prête.

PALOMITA, *la lui présentant.*

La voici.

VELASQUEZ, *déconcerté et regardant autour de lui.*

Ah !... Eh bien !... Alors...

PERDICAN.

Il ne sait plus que dire !

PALOMITA, *voyant qu'il cherche autour de lui.*

Que voulez-vous ?

VELASQUEZ.

Que tu t'en ailles !

PALOMITA.

J'obéis, maître, j'obéis... je reviendrai à deux heures...

Velasquez s'est placé devant un chevalet et essaie de travailler, pendant ce temps Palomita s'est approchée de Perdican.

PALOMITA, *à Perdican, à demi-voix.*

Premier Couplet.

Quel bruit !... vous venez de l'entendre,

Pour son repas !

Et, quand il n'a plus qu'à le prendre,

Il n'en veut pas !

Comment jamais le satisfaire ?

(Velasquez a quitté son chevalet, s'approche d'eux et écoute.)

Il est méchant !... il est colère !...

(Velasquez fait un geste de menace.)

PALOMITA, *s'adressant vivement à Velasquez d'un air suppliant.*

Non, non, pardon...

Vous êtes bon,

Bien bon,

Très bon...

Ne vous mettez pas en fureur,

(A mains jointes.)

Mon doux seigneur !

Deuxième Couplet.

(A Velasquez.)

S'il faut de chez vous que je sorte,

Je m'en irai.

(A Perdican.)

Voilà de nouveau qu'il s'emporte !

(A Velasquez.)

Je resterai !

(A Perdican.)

Ce mot redouble sa colère !

Mais voyez donc quel caractère !

(A Velasquez qui fait un geste de colère.)

Non, non, pardon,

Vous êtes bon,

Bien bon,

Très bon...

(Geste de colère.)

Ne vous mettez pas en fureur,

Mon doux seigneur !

Oui, je m'en vais, mon doux seigneur !

(Elle sort par la porte à gauche qui mène à sa chambre.)

SCENE III.

SCENE III.

VELASQUEZ, PERDICAN.

PERDICAN, *à part.*

Pauvre fille!... Qu'est-ce qu'il peut avoir contre elle?

VELASQUEZ.

Tu as bien fait de venir ce matin, Perdican. J'avais à te parler.

PERDICAN.

Moi aussi... d'une importante affaire... qui peut rétablir les tiennes...

VELASQUEZ.

C'est difficile. Je suis ruiné et j'ai des dettes...

PERDICAN.

Qui maintenant sont presque toutes payées.

VELASQUEZ.

Grâce à toi, Perdican, mon excellent, mon généreux ami!

PERDICAN.

Ne parlons pas de cela!

VELASQUEZ.

Au contraire... car ma seule pensée est de m'acquitter envers toi... Sans cela je crois que je me serais déjà tué.

PERDICAN, *vivement.*

Ne t'acquitte jamais! je te ferai crédit indéfiniment.

VELASQUEZ.

C'est justement ce que je ne veux pas.

PERDICAN.

Alors, travaille !

VELASQUEZ.

Il faut en avoir la force, le courage...

PERDICAN, *regardant avec intention le tableau qui est sur le chevalet.*

Je sais en effet que tu n'as pas le courage d'achever ce portrait... celui de la marquise de Villaréal...

VELASQUEZ, *d'un air distrait et s'asseyant devant son chevalet.*

C'est vrai !... elle est trop belle !... Je suis si peu en verve que je gâterais cette froide et majestueuse figure de déesse !

PERDICAN.

Eh bien ! le duc d'Olozoga... ce grand seigneur qui veut absolument que tu fasses le portrait de sa femme...

VELASQUEZ.

Ah ! celle-là est trop laide... la plus laide duchesse d'Espagne, peut-être !...

PERDICAN.

Raison de plus... tu ne gâteras pas ses traits... Au contraire... tu ne risques rien que de l'embellir...

VELASQUEZ.

Oui... mais la duchesse témoigne une telle ardeur d'avoir ce portrait... et de commencer nos séances !... Elle m'a parlé de sa protection en des termes qui me déplaisent souverainement... jusqu'à me proposer de m'a-

vancer sur ce tableau qui n'est pas encore commencé, toutes les sommes dont j'aurais besoin... (*Ouvrant sa boîte à couleurs.*) Que vois-je ! une bourse pleine d'or !

PERDICAN.

Est-il possible !...

VELASQUEZ.

La duchesse... qui malgré mes refus... aura exécuté sa proposition... ou plutôt sa menace ..

PERDICAN, *poussant un cri.*

Ah ! je devine le mystère ! Je comprends tout...

VELASQUEZ, *le prenant par le bras.*

Quoi donc... que comprends-tu ?

PERDICAN.

Que cette grande dame... a un faible pour toi... c'est-à-dire pour les arts... et qu'alors... moi... qui suis son ami...

VELASQUEZ.

Eh bien ?

PERDICAN.

Eh bien... je ne t'en dirai pas davantage... parce que le duc d'Olozoga, ce puissant seigneur qui m'a fait avoir ma charge d'alguazil... pourrait me l'ôter... et qu'il vaut mieux se taire... .

VELASQUEZ

Eh ! qui songe à parler de cela... tu reporteras toi-même aujourd'hui au duc... ou à la duchesse... cet or... en les remerciant pour moi...

PERDICAN.

De leur protection éclairée pour les arts...

VELASQUEZ.

Mais tu ajouteras que je vais quitter l'Espagne.

PERDICAN.

Une excuse...

VELASQUEZ.

Non, je veux partir pour un long voyage...

PERDICAN.

Allons donc!...

VELASQUEZ.

Voyage nécessaire... qui me distraira... qui me guérira de ce que je souffre...

PERDICAN.

C'est différent!

VELASQUEZ.

Et je serais déjà parti... si, comme je te le disais tout-à-l'heure... j'avais pu m'acquitter envers toi... et gagner...

PERDICAN.

Les frais du voyage...

VELASQUEZ, *lui serrant la main.*

Oui...

PERDICAN.

Eh bien!... tout cela est possible... grâce à l'affaire que je viens te proposer.

VELASQUEZ.

Alors, parle donc vite!

PERDICAN.

Tu sais le bruit que la chanteuse Lazarilla fait dans Séville...

SCENE III.

VELASQUEZ.

Je sais du moins le bruit qu'elle occasionne tous les soirs sur la grande place à notre porte... c'est insupportable... et si la police était mieux faite...

PERDICAN.

Ne vas-tu pas attaquer la police dont je fais partie...

VELASQUEZ.

Justement... c'est vous autres alguazils qui devriez veiller à cela... et empêcher le désordre...

PERDICAN.

Et s'il y a des gens influens... de hauts personnages qui protègent le désordre...

VELASQUEZ.

Que veux-tu dire?

PERDICAN.

Que tous nos jeunes seigneurs raffolent de Lazarilla, d'abord, parce qu'elle a une jolie voix, une jolie taille et surtout un voile épais qui cache exactement ses traits... ce qui stimule et aiguillonne la curiosité à un point... qu'on ne parle que d'elle dans la ville, et que de graves, de pieux personnages sont, comme les autres, tourmentés du désir, de la fièvre de la voir et de la connaître...

VELASQUEZ.

En vérité !...

PERDICAN.

Témoin son excellence don Rodrigo de Cardona.

VELASQUEZ.

Le gouverneur de Séville.

PERDICAN.

RECITATIF.

Il m'a fait appeler ce matin et m'a dit :

« Je veux savoir quelle est cette belle inconnue

« Dont notre ville entière s'est émue

« Et dont les chants divins nous charment chaque nuit !

CANTABILE.

« Ce soir, et lorsque la nuit sombre

« Sur Séville étendra son ombre,

« Sous le prétexte très-prudent

« D'empêcher tout rassemblement,

« Alguazil discret et fidèle,

« Vous arrêterez cette belle,

« Et vous la conduirez chez moi ! »

— Oui, monseigneur ! — « De par le roi,

« Discrètement, chez moi, de par le roi ! »

— Oui, monseigneur !

CAVATINE.

Brave alguazil,

Aucun péril

Ne m'effraie ou ne m'étonne.

J'arrêterais,

Je saisisrais

Jusqu'à Lucifer en personne !

Oui, j'en ai l'espoir,

Dès ce soir,

La fortune m'arrive,

Car Lazarilla

Deviendra,

Dès ce soir, ma captive !

SCÈNE III.

Pour obéir à monseigneur
 Je me ris du peuple en fureur,
 Contre moi, contre ma cohorte,

Qu'il s'emporte

Ou non, peu m'importe !

Pour moi la consigne d'abord !

Pour elle, impassible recor,

Je braverai les coups du sort !

(Faisant le geste du bâton.)

Et d'autres bien plus durs encor !

Brave alguazil, etc.

VELASQUEZ.

Tout cela est très-bien... mais tu ne m'as pas encore dit en quoi cette expédition pouvait me servir ?

PERDICAN.

Comment, tu n'as pas compris qu'en enlevant par ordre supérieur et par mesure de sûreté publique, cette beauté inconnue... je l'amène d'abord ici... dans ton atelier, où en quelques minutes tu auras tracé de ses traits un dessin, un esquisse, dont maître Zuniga, le riche marchand de tableaux, te donne d'abord trois mille ducats.

VELASQUEZ.

C'est trop !

PERDICAN.

Et qui, multiplié par la gravure, peut, vu la curiosité publique, se vendre par milliers dans Séville, et rapporter aux deux associés un immense bénéfice...

VELASQUEZ.

Ah ! que je puisse m'acquitter envers toi... payer tou-

tes mes dettes... et m'éloigner... (*Vivement.*) J'accepte... mais reporte d'abord cette bourse à l'hôtel d'Olozoga.

PERDICAN.

J'y vais de ce pas... mais toi, je te le demande en grâce... ne sois pas si sévère pour cette pauvre Palomita.

VELASQUEZ.

Qu'est-ce que cela te fait ?

PERDICAN, *avec embarras.*

Cela me fait que c'est une brave et honnête fille que tu grondes toujours... ça lui fait de la peine, et à moi aussi.

VELASQUEZ.

C'est bon !

PERDICAN.

Ainsi, tu la traiteras plus doucement ?

VELASQUEZ, *avec impatience.*

Eh ! oui, mais va vite !

PERDICAN.

Tu ne te mettras plus en colère ?

VELASQUEZ, *s'emportant et le poussant dehors.*

Eh ! non, te dis-je... Mais va donc !...

Perdican sort par la porte du fond.

SCÈNE IV.

VELASQUEZ, *seul.*

Il la défend contre moi... Ah ! il ne sait pas, ni elle

non plus, ce qui se passe là... Il ne sait pas que, malgré moi, tout m'entraîne vers elle... Hier encore, hier, le soir, quand le hasard me fit entrer dans sa chambre... elle dormait !

ROMANCE.

Premier Couplet.

D'une lampe mourante
L'incertaine lueur
De sa tête charmante
Révélaît la candeur,
Près d'elle je tremblais de honte et de honneur.
Délire qui m'entraîne,
Amour qui fait mourir,
Ah ! pour briser ma chaîne,
Il faut partir, il faut la fuir !

Deuxième Couplet.

Ah ! dans l'ardente fièvre
Qui me vint maîtriser,
Pardonne... si ma lèvre
T'effleura d'un baiser !
Baiser doux et fatal, si prompt à m'embraser !
Délire qui m'entraîne,
Amour qui fait mourir,
Ah ! pour briser ma chaîne,
Il faut partir, il faut la fuir !

Oui ! c'est le seul parti qu'il faut prendre... car Perdican a raison... Furieux de ma propre faiblesse... je ne m'aperçois pas que chaque jour je deviens plus injuste et plus cruel... Pauvre fille !... je la maltraite...

je la rudoie... je la déteste... oui, je la déteste... je l'aime... La voilà ! c'est elle !...

SCENE V.

VELASQUEZ, PALOMITA, *entrant.*

VELASQUEZ, d'un air brusque.

Qui t'amène ? que viens-tu faire ?

PALOMITA, à part.

Ah ! mon Dieu ! qu'il a l'air bourru,
C'est maintenant son ordinaire !

VELASQUEZ, avec impatience.

Qui t'amène?... répondras-tu ?

PALOMITA, avec naïveté et douceur.

Vous m'aviez ordonné, mon maître,
(Vous l'avez oublié peut-être),
De venir ce matin... je vien !

VELASQUEZ.

C'est vrai !

PALOMITA.

Pourquoi?... je n'en sais rien !

VELASQUEZ, brusquement et sans la regarder.

Pour ce tableau qu'il faut terminer aujourd'hui
J'ai besoin de tes traits !

PALOMITA, vivement.

De mes traits ? .. me voici !

ENSEMBLE.

VELASQUEZ, à part.

Rien qu'à sa voix, rien qu'à sa vue,
De cette fièvre qui me tue
Je sens en moi naître les feux,

SCÈNE V.

Tourmens nouveaux !... honte nouvelle !
 Je tremble hélas ! et devant elle
 Je n'ose plus lever les yeux.

PALOMITA, à part.

Rien qu'à sa voix, rien qu'à sa vue,
 Une ivresse en mon âme émue,
 Vient porter son trouble joyeux ;
 Tout s'embellit, se renouvelle,
 Le soleil plus pur étincelle
 Et pour moi s'entr'ouvrent les cieus !

VELASQUEZ, se retournant vers Palomita qui, immobile, le
 regarde.

Eh bien ! que fais-tu là ? monte sur cette estrade ?

PALOMITA, montant sur l'estrade à gauche.

Debout ?

VELASQUEZ, sans la regarder.

Non !... non, le corps penché vers moi.

PALOMITA, souriant.

Humble servante, ici, je monte en grade
 En vous servant de modèle...

VELASQUEZ, avec impatience.

Tais-toi !

Ton parler me distrait... me trouble... me dérange !

PALOMITA, d'un air soumis.

Je me tais !

VELASQUEZ, levant les yeux sur elle.

Cette pose... eh ! mais non ! pas ainst...

(S'approchant d'elle et tendrement.)

Ce regard doux et pur, comme celui d'un ange,

(Lui élevant le bras.)

Et tes bras vers le ciel !...

(A part et s'éloignant vivement.)

Ah ! ma main a frémi

En rencontrant la sienne !...

PALOMITA, levant les yeux et les bras vers le ciel.

Est-ce bien ainsi, maître ?

VELASQUEZ, à part, à gauche près de son tableau.

O pouvoir infernal, qui dompte tout mon être !

(Avec exaltation et à voix haute sans s'adresser à Palomita.)

Non ! esclave, à genoux ! .. à genoux !

PALOMITA, s'y mettant.

M'y voici !

VELASQUEZ, se retournant avec étonnement.

Que fais-tu ?

(La regardant à part et avec admiration.)

Qu'elle est belle !

(A part.)

Ah ! reste... reste ainsi !

Que vers moi, seulement, ta paupière baissée

Se lève lentement, ainsi que tes beaux bras.

(Palomita à genoux sur l'estrade tourne vers lui ses yeux et ses bras suppliants.)

Que ton regard exprime une tendre pensée...

Plus tendre encor !...

(Palomita le regarde avec amour.)

Non ! non ! ne me regarde pas !

ENSEMBLE :

VELASQUEZ, à part.

Rien qu'à sa voix, rien qu'à sa vue,

De cette fièvre qui me tue, etc.

PALOMITA, à part.

Rien qu'à sa voix, rien qu'à sa vue,

Une ivresse en mon âme émue, etc.

VELASQUEZ, debout devant son tableau.

J'essaie en vain de peindre ! une vapeur obscure

Et m'entoure et couvre mes yeux !

(Allant brusquement à Palomita qui est toujours à genoux.)

C'est ta faute !... Pourquoi cette absurde coiffure

Qui me cache tes longs cheveux ?

(Elle ôte la résille qu'elle a sur la tête, et ses cheveux tombent sur ses épaules.)

Pourquoi, surtout, cette écharpe importune,

Ce voile qui m'est odieux ?

(Il lui arrache l'écharpe qu'elle a sur ses épaules.)

PALOMITA, croisant ses mains sur son col.

Seigneur ! Seigneur !... Eh quoi ! sans crainte aucune

Vous voulez. .

VELASQUEZ, la regardant et poussant un cri.

Ah ! grands dieux !

ENSEMBLE.

VELASQUEZ, à part.

Eh quoi ! toujours, là, dans mon âme,

Au seul aspect de cette femme,

Je sens glisser un trait de flamme

Qui brûle et glace au même instant.

(Avec colère.)

Femme ou démon ! ange peut-être !

Dont le regard brave ton maître,

Garde-toi bien de reparaitre,

Éloigne-toi ! va-t'en ! va-t'en !

Va-t'en ! va-t'en ! va-t'en !

PALOMITA, à part.

Ah ! quel courroux soudain l'enflamme !

Quoi ! c'est toujours moi, pauvre femme,

Moi, qu'il accuse, et moi qu'il blâme !
 Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'il est méchant !
 Je cherche en vain d'où ça peut naître ;
 C'est quelque sort, cela doit être !

(A Velasquez.)

Apaisez-vous, ô mon doux maître,
 Je vais partir et sur-le-champ !

PALOMITA.

Ah ! quel caractère irascible !
 Me renvoyer?... pourquoi?...

VELASQUEZ.

N'as-tu donc pas compris
 Que travailler m'est impossible?...
 Tu le vois bien... je ne le puis !
 Je souffre trop !

PALOMITA, effrayée.

Ah ! c'est terrible !

(Se rapprochant de Velasquez.)

Je reste alors ! je reste auprès de vous !

VELASQUEZ, à part, avec impatience, se modérant à peine.

Encore !... encore !... Ah ! ce parler si doux,
 Ces sons si séduisants redoublent mon courroux !

ENSEMBLE.

(Mouvement plus animé.)

VELASQUEZ, avec fureur.

Eh quoi ! toujours, là, dans mon âme, etc.

PALOMITA, à part.

Ah ! quel courroux soudain l'enflamme, etc.

(Palomita recule effrayée.)

SCENE VI.

VELASQUEZ, PERDICAN, PALOMILA.

PALOMITA, *courant à Perdican.*

Ah ! seigneur Perdican, si vous saviez... il n'y a plus moyen d'y tenir... il est plus méchant que jamais !

PERDICAN, *avec colère.*

Il a raison !

PALOMITA, *avec douleur.*

Et vous aussi... vous qui m'abandonnez...

PERDICAN, *de même.*

Oui, je l'approuve... et si j'avais su ce que je sais maintenant...

VELASQUEZ.

Quoi donc?...

PERDICAN.

Que Palomita... pour qui je me serais jeté au feu... que Palomita que j'estimais... et que j'aimais... comme toi... de tout mon cœur...

VELASQUEZ, *avec impatience.*

Eh bien ! finiras-tu ?

PERDICAN.

Eh bien ! Palomita... n'est pas une brave fille... une honnête fille !

Palomita pousse un cri d'indignation.

VELASQUEZ, *courant à Perdican qu'il prend au collet.*

Tu en as menti !

PERDICAN.

Moi ! un homme d'épée !...

VELASQUEZ.

Toi et tous ceux qui répéteront une pareille infamie !

PALOMITA, *avec joie.*

Ah ! il me défend !

PERDICAN.

Mais si je te disais...

VELASQUEZ.

Peu m'importe?... ça n'est pas vrai !

PERDICAN.

Mais si tu savais...

VELASQUEZ.

Je sais que ça ne se peut pas !

PERDICAN.

Mais si du moins tu me laissais parler...

VELASQUEZ.

Non... je ne le souffrirai pas...

PALOMITA.

Et moi... je le veux...

PERDICAN, *à Palomita.*

Comment ! vous osez ?...

PALOMITA.

Je vous le demande en grâce !

PERDICAN.

Eh bien ! donc... je revenais comme tu m'en avais prié de l'hôtel d'Olozoga... où ni le duc, ni la duchesse ne savent ce que tu veux dire... Mais ce n'est pas d'eux qu'il s'agit... c'est de Palomita. Imaginez-vous qu'en revenant j'entre chez Mariquita l'épicière... pour me

rafraîchir d'un verre de Xérès... Mariquita votre voisine... dont la boutique est située de ce côté... (*Montrant la gauche.*) dans la petite rue... Mariquita enfin dont la fenêtre est juste en face de la vôtre...

VELASQUEZ *et* PALOMITA.

Eh bien ?

PERDICAN.

Eh bien ! Mariquita... a vu pas plus tard qu'hier... dans la nuit... à travers le rideau blanc et à la lueur de la lampe... l'ombre... la silhouette d'un homme dans sa chambre...

VELASQUEZ, *à part.*

O ciel... c'était moi...

PALOMITA.

Quelle horreur !

PERDICAN.

Et Mariquita est une sainte et digne femme qui ne manque ni un office ni un sermon, et elle m'a juré... qu'elle avait vu...

PALOMITA.

C'est une calomnie !

PERDICAN.

Et ça m'a déchiré le cœur... parce qu'on a un cœur quoique alguazil... et un cœur qui vous était dévoué... Mais comment ne pas croire après tous les détails où elle est entrée...

PALOMITA.

Détails qui sont faux...

VELASQUEZ.

Non... qui sont vrais... mais qui ne prouvent rien contre vous, Palomita ; car cet homme, c'était moi !

PERDICAN *et* PALOMITA.

Lui !...

VELASQUEZ.

Moi-même... Je revenais hier par la rue qui donne de ce côté... et craignant de trouver encore la place envahie par la foule, j'eus l'idée de rentrer chez moi par la petite porte secrète dont seul j'ai la clef... porte qui donne sur la chambre de Palomita, ma servante... Je croyais la trouver encore éveillée... Point du tout... elle était déjà couchée... elle dormait !

PALOMITA, *avec émotion.*

Vous, monsieur, à cette heure... dans ma chambre...

VELASQUEZ.

Moi-même !... (*A Perdican.*) Es-tu convaincu, maintenant ?

PERDICAN.

Non ! Et ce devait être un autre que toi !...

PALOMITA *et* VELASQUEZ.

Par exemple !...

PERDICAN.

Car Mariquita... a vu distinctement à travers le rideau... l'ombre se pencher vers le lit de Palomita... et l'embrasser...

PALOMITA, *vivement.*

Ça n'est pas... je l'aurais senti, peut-être !

VELASQUEZ.

Eh oui ! c'est absurde !... et Mariquita n'a pas le sens commun. Après avoir fermé le plus doucement possible la porte de la rue, je me suis penché vers ma pauvre servante pour voir si je ne l'avais pas éveillée... Mais, comme je te l'ai déjà dit, elle dormait du plus pur et du plus profond sommeil... et, marchant sur la pointe du pied, je me suis éloigné d'elle...

PERDICAN, *qui vient de tomber à deux genoux près de Palomita.*

Senorita, pardonnez-moi?... J'étais un indigne... un misérable... ou plutôt j'étais un furieux... un jaloux... parce que depuis longtemps, et sans en parler à personne, je vous aime, à part moi...

VELASQUEZ.

Toi...

PERDICAN.

Comme un enragé... et je n'en disais rien, pas même à toi, mon meilleur ami et mon obligé...

VELASQUEZ, *à part.*

Ah !... sans ce mot-là... je l'aurais déjà assommé !

PERDICAN.

Parce que j'espérais toujours de l'avancement que je vais enfin obtenir... Le gouverneur Don Rodrigo de Cardona me l'a promis ce matin... (*A Velasquez.*) à propos de l'affaire dont je t'ai parlé... (*A Palomita.*) Je suis un brave garçon... vous êtes une honnête fille... Une servante peut sans déroger épouser un alguazil.

un homme d'épée... Je mets la mienne à vos pieds... ainsi que ma main et mon sort, et le pauvre Balthazar Inigo Perdican attend votre réponse.

PALOMITA, *avec embarras et regardant Velasquez.*

Cela ne dépend pas de moi... M. Perdican... demandez à mon maître... Je veux lui obéir en tout, et s'il l'ordonne...

VELASQUEZ, *hésitant.*

Moi...

PERDICAN, *brusquement.*

Eh oui !... prononce !... J'ai assez fait pour toi... pour que tu fasses quelque chose pour moi...

VELASQUEZ, *de même.*

Je ne demande pas mieux... mais il faut savoir avant tout... si elle n'en aime pas d'autre.

PERDICAN.

Pour cela, j'en répons !

VELASQUEZ.

Et enfin, si elle t'aime...

PERDICAN.

Elle m'a avoué ce matin qu'elle avait pour moi une affection... (A Palomita.) n'est-ce pas ?

VELASQUEZ, *à Palomita.*

Est-ce vrai ?

PALOMITA.

Oui, monsieur...

VELASQUEZ, *avec dépit.*

Eh bien, alors... puisque vous vous aimez, que vous

vous adorez... vous n'avez pas besoin de moi, ni de mon consentement... épousez-vous, mes enfans, et le plus tôt possible. J'en suis ravi, enchanté... et c'est moi, mon bon et cher Perdican, qui veut être votre témoin.

PALOMITA, à part.

Ah !... il me déteste et il lui tarde de se débarrasser de moi...

PERDICAN.

Écoutez ... entendez-vous ce bruit?... c'est la foule qui commence à se rassembler sur la place... Je vais songer à nos affaires... et puis à mon mariage... Adieu, Palomita... Demain, vous ne serez plus ici... demain, je vous emmène... Adieu, ma fiancée, adieu, mes amours !...

Sur la ritournelle du morceau suivant, Perdican embrasse Palomita, qui, pensive, le laisse faire et regarde Velasquez. Perdican sort par le fond, Palomita par la gauche, et Velasquez se laisse tomber anéanti dans un fauteuil.

SCENE VII.

VELASQUEZ, seul.

RECITATIF.

Il l'aimait !... il l'aimait ! et loin de ma demeure
 Il l'emmène... il l'épouse... et moi je l'ai permis !
 O printemps qui s'éloigne ! ô beau ciel que je pleure !
 O mes rêves d'amour, soyez anéantis !

CANTABILE.

Pour moi plus d'espoir, d'amour ni d'ivresse ;
 Adieu bonheur, et sans retour !

Te perdre à jamais, ma belle maitresse,
 C'est perdre, hélas ! plus que le jour !
 A mon talent, à mes pinceaux
 Elle seule me faisait croire...
 Sa vue inspirait mes travaux,
 Et son amour c'était la gloire !
 Pour moi plus d'espoir, etc.

RECITATIF AGITATO.

Eh ! pourquoi donc, pourquoi... l'orage en mon cœur gron-
 Me laisser enlever ce trésor à mes yeux ? [de...
 Ma servante !... eh ! qu'importe?... ô préjugé du monde,
 Je vous brave et j'aurai l'audace d'être heureux !

(*Avec exaltation.*)

Oui... oui... courage ! ayons l'audace d'être heureux !

CAVATINE.

Trésor de jeunesse,
 Gentille maitresse,
 Qui n'as pour richesse
 Que tes seuls appas !
 Fleur nouvelle,
 Fraîche et belle,
 Tu m'appartiendras !
 Oui, toi que j'adore,
 Rose à ton aurore,
 Fleur qui viens d'éclorre,
 Tu m'appartiendras !

(A la fin de cet air le jour a baissé, et l'on entend au dehors un bruit qui va toujours en crescendo et éclate au moment où Perdican paraît à la porte du fond entraînant par la main une femme voilée.)

SCENE VIII.

VELASQUEZ, PERDICAN, LAZARILLA.

VELASQUEZ.

Que vois-je ! Perdican ! et cette femme voilée !...

PERDICAN.

Tais-toi ! tais-toi ! On nous poursuit... le peuple est sur nos traces !...

L'orchestre, qui avait éclaté avec force, s'apaise en ce moment et continue à jouer pianissimo, pendant la petite scène suivante, et le crescendo ne recommence qu'à la fin de la scène pour éclater de nouveau à la scène IX, à l'entrée du peuple.

PERDICAN, montrant *Lazarilla*.

Où cacher la senora ?...

VELASQUEZ, indiquant la chambre à gauche à *Lazarilla*.

Là... chez Palomita, ma servante... Entrez, entrez... vous y serez en sûreté... (*Refermant vivement la porte.*) Enfermez-vous... et au verrou... (*Parlant à Palomita à travers la porte.*) Palomita !

PALOMITA, en dehors et répondant.

Qu'y a-t-il, maître... et quelle est cette dame ?

VELASQUEZ.

Veille sur elle ! cache-la bien !

PALOMITA, en dehors.

Oui, maître... Soyez tranquille...

SCENE IX.

VELASQUEZ, PERDICAN, SEIGNEURS et GENS
DU PEUPLE.

CHOEUR.

Elle est ici, qu'on nous la rende ! •

Malheur à qui la retiendra !

C'est le peuple qui la demande.

tous, appelant.

Lazarilla ! Lazarilla !

(Quelques seigneurs vont frapper à la porte de la chambre de Palomita, à gauche. Palomita ouvre et fait signe qu'ils peuvent entrer, puis elle s'approche de Velasquez et de Perdican et semble leur dire en pantomime : Ne craignez rien ! — Les seigneurs sortent presque aussitôt de la chambre en indiquant qu'ils n'ont pas trouvé la chanteuse. — Alors, tous disparaissent par la porte à droite et sont censés montés dans les étages supérieurs, car, après leur sortie, on entend encore, mais moins fort, le cri de :)

Lazarilla !

Lazarilla !

SCENE X.

VELASQUEZ, PALOMITA, PERDICAN.

TRIO.

PERDICAN, à demi-voix à Palomita, après que le peuple est sorti.

Où l'as-tu cachée ?

PALOMITA.

Eh ! qu'importe ?

SCÈNE X.

PERDICAN.

J'y suis... c'est dans le grand bahut!

PALOMITA.

Justement !

VELASQUEZ.

Il faut qu'elle sorte !

Il y va de notre salut !

(Il entre dans la chambre à gauche.)

PERDICAN, à Palomita.

Tu l'as vue!... est-elle folie ?

PALOMITA, d'un air indifférent.

Pas mal.

PERDICAN.

Nous allons à l'instant

En juger!...

VELASQUEZ, sortant de la chambre à gauche.

Partie ! elle est partie !

PERDICAN.

Et par où ?

VELASQUEZ, à demi-voix.

Mais vraiment,

Par la petite porte basse !

PERDICAN.

Qui donne sur la vieille place !

VELASQUEZ.

Et dont moi seul avais la clé !

PERDI AN, répétant.

La porte basse !

VELASQUEZ.

Eh ! oui, certe,

C'est par là qu'on s'en est allé !...

Par quelle main fut-elle ouverte ?

En effet.

PERDICAN.

VELASQUEZ, à Palomita.

Oui, par qui ?

PALOMITA.

Je l'ignore !

VELASQUEZ.

Et pourtant,

Toi seule en ce moment,
Étais dans cet appartement !

ENSEMBLE.

PALOMITA.

C'est moi, pauvre servante
Active et diligente,
Que toujours on tourmente ;
Je ne fais rien de bien.
Vainement je m'empresse,
On me gronde sans cesse.
Ah ! quel sort est le mien !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

VELASQUEZ, avec humeur.

Inutile servante !
Maladroite ! indolente !
Qui se mire ou se vante
Et ne me sert à rien !
Se croit dame et maîtresse
Et qui, par sa paresse,
Me laisserait sans cesse
Dérober tout mon bien !

PERDICAN.

Oui, c'est une servante
Active et diligente ;

[*]

SCENE X.

A tort on la tourmente :
 Quel esprit est le tien !
 Avec cette rudesse
 Qui l'offense et la blesse,
 Pourquoi gronder sans cesse,
 Puisqu'elle ne sait rien !

(Palomita, qui s'est mise à pleurer à la fin de cet ensemble, tire un mouchoir de sa poche pour essuyer ses yeux, et laisse tomber à terre une clef.)

VELASQUEZ, la ramassant vivement.

Une clef de sa poche est tombée !

PALOMITA, voulant la lui reprendre des mains.

Ah ! de grâce !...

VELASQUEZ, la regardant.

Et pareille à la mienne !

PALOMITA, à part.

O ciel !

VELASQUEZ.

Eh ! oui, vraiment !

(Comparant les deux clefs.)

C'est celle de la porte basse...

PÉRDICAN, vivement.

Qui donne sur la vieille place !

VELASQUEZ.

Et par laquelle on entre en son appartement.

(Se retournant vers Palomita d'un air menaçant.)

Et cette clef?...

PALOMITA, tremblante.

Mon maître !

PÉRDICAN, avec colère.

Ah ! tu la possédais !

PALOMITA, de même.

Par hasard.

VELASQUEZ.

Et je l'ignorais !

PERDICAN.

Tout ce qu'on racontait n'est donc pas calomnie !

PALOMITA, avec indignation.

Qu'osez-vous dire ?

VELASQUEZ, avec jalousie.

O comble d'infamie !

PERDICAN, de même.

Cet homme qui, la nuit, chez vous s'introduisait...

TOUS DEUX.

C'était par là !

PALOMITA.



Messieurs !...

(A part.)

Ah ! de moi c'en est fait !

PERDICAN, avec indignation.

Et moi, moi qui voulais l'épouser... en personne...

VELASQUEZ, de même.

Moi, qui l'idolâtrais ainsi qu'une madone,

Et qui, las de combattre un ascendant vainqueur,

Voulais dans mon amour...

PALOMITA, poussant un cri de joie.

Qu'entends-je !

VELASQUEZ.

Ou ma folie,

Lui donner et ma main et mon cœur et ma vie !

PALOMITA, à part.

Ah ! je me sens mourir de joie et de bonheur !

(Elle fait un pas vers Velasquez, qui s'éloigne d'elle ainsi que Perdican.)

SCÈNE X.

ENSEMBLE.

PALOMITA, à part, gaiement.

O fureur qui m'enchanté !
 O colère enivrante !
 Trop heureuse servante,
 Le ciel comble mes vœux !
 Doux rêve, dont l'ivresse
 Me charmera sans cesse,
 Comme dame et maîtresse,
 Je reste dans ces lieux !

VELASQUEZ.

Infidèle servante !
 Et perfide et méchante !
 Et dont l'audace augmente
 Mes transports furieux !
 De ma lâche faiblesse,
 Tu te jouais sans cesse !
 Plus d'amour, de tendresse :
 Va-t'en ! sors de ces lieux !

PERDICAN.

O perfide servante,
 Que j'ai crue innocente !
 Ah ! cette idée augmente
 Mes transports furieux !
 Un autre a sa tendresse,
 Ah ! c'est trop de faiblesse,
 Je sors de mon ivresse,
 Va-t'en ! sors de ces lieux !

(Palomita, poursuivie par les menaces de Velasquez et de Perdican, s'élançe dans la chambre à gauche, au moment où l'on entend de nouveau gronder les cris et la colère du peuple.)

SCENE XI.

VELASQUEZ, PERDICAN, à droite. LE PEUPLE et les SEIGNEURS rentrent en foule sur le théâtre par la porte du fond et par la porte à droite.

CHOEUR.

Elle est ici, qu'on nous la rende !

En vain on la cache à nos yeux !

(S'adressant à Velasquez et à Perdican.)

Oui, qu'on la voie et qu'on l'entende

Ou nous vous immolons tous deux !

LE PEUPLE, entourant Velasquez et Perdican.

Oui ! oui ! qu'ils meurent tous les deux !

(On lève sur eux des bâtons et des poignards et l'on va les frapper, lorsqu'on entend de la porte au fond un prélude de guitare. Tout le monde s'arrête et écoute.)

SCENE XII.

(Sur la ritournelle qu'on vient d'entendre, la porte s'est ouverte et l'on voit paraître une femme couverte d'un long voile blanc, tenant à la main une guitare et portant une bourse de velours attachée à son côté par des cordons dorés.)

TOUS.

C'est elle !... c'est Lazarilla !

PLUSIEURS SEIGNEURS et gens du peuple, entre eux, à voix basse.
Est-ce bien elle ?

(S'adressant à Lazarilla.)

Chante

TOUS.

Oui, chante !

SCENE XII.

(Lazarilla prélude sur sa guitare.)

Écoutez-la !

(Lazarilla s'avance au bord du théâtre ; Velasquez, Perdican et le peuple, ainsi que les seigneurs, restent quelques pas en arrière et indifféremment groupés.)

LAZARILLA.

Premier Couplet.

L'air au loin retentit
 Du son des castagnettes !
 A ce bruit!
 Qui séduit,
 Accourez, jeunes fillettes ;
 A quinze ans, sous l'ormeau,
 Danser ! c'est être sage !
 Bolero,
 Fandango,
 Ne conviennent qu'à cet âge.
 L'amour va quelque jour
 Troubler votre innocence.
 Qui sent tourment d'amour
 N'a plus cœur à la danse !
 Désir, tendre soupir,
 Regrets, peines secrètes
 Ne sauraient s'étourdir
 Au son des castagnettes !
 On gémit en silence
 Et dans l'absence
 Et puis l'on pense,
 A lui... d'abord !

Mais vous, jeunes beautés, qui n'aimez pas encor,
 Dépêchez-vous !... Ah ! ah ! voici la danse !

Elle commence,
 Usez du temps,
 Usez de vos quinze ans ;
 Belle jeunesse,
 Le temps vous presse,
 Pour bien danser il n'est que le printemps !

CHOEUR.

C'est elle ! c'est la chanteuse
 Brillante et mystérieuse !
 Charmant nos cœurs amoureux
 Et se cachant à nos yeux !

PALOMITA.

Pour vos pistoles, vos cruzades,
 Messeigneurs, on vous donnera
 Des traits brillans et des roulades,
 Si vous les aimez... en voilà !

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Ah ! ah ! ah !

Deuxième Couplet.

Dancez, bientôt pour vous
 Viendra nouvelle chaine.

Votre époux

Est jaloux,

Il touche à la cinquantaine !

Au lois, le brutal

Tient sa femme captive,

Car le bal

Lui fait mal,

Il faudra qu'elle s'en prive !

Il meurt... mais de vos jours,

Quand la fleur est fanée,

Des plaisirs, des amours
 On est abandonnée.
 Pour vous plus de danseur.
 Arrive la vieillesse
 On prend un directeur !
 Au sermon l'on s'empresse !
 Adieu ! fraîches toilettes.

Danses et fêtes
 Et castagnettes,
 Vous aurez tort.

Mais vous, jeunes beautés, vous qui riez encor,
 Dépêchez-vous !... Ah ! ah ! voici la danse !

Elle commence, etc.

(A la fin de cet air, Lazarilla fait le tour de la foule, présentant sa bourse à chaque auditeur, qui y dépose une pièce de monnaie, et les seigneurs des poignées d'or. A chaque don, Lazarilla fait une gracieuse révérence.)

CHOEUR, à demi-voix.

Brava ! brava !

Lazarilla !

LAZARILLA, faisant la révérence à chacun.

Merci, mes beaux seigneurs !

(Elle s'arrête devant Velasquez, qui, plongé dans ses réflexions, est allé à droite du théâtre devant son chevalet et son tableau commencé. Elle lui présente la bourse qui est pleine d'or, en lui faisant une révérence.)

VELASQUEZ.

A cette riche offrande

Que pourrais-je ajouter ?

LAZARILLA.

Une encor bien plus grande !

VELASQUEZ.

Moi, pauvre artiste !

LAZARILLA.

Justement.

Au peintre Velasquez... Lazarilla demande
Une œuvre de sa main... mon portrait !

TOUS, avec joie.

C'est charmant!

(A Velasquez.)

Disposez vos pinceaux et préparez-vous, maître !
vous, à demi-voix et pendant que Lazarilla monte sur l'es-
trade à droite.

Nous allons donc enfin la voir et la connaître !

(Velasquez, debout à gauche, a pris ses pinceaux et regarde
Lazarilla. Celle-ci commence à soulever lentement son
voile. Mouvement de curiosité dans la foule qui se groupe
autour de l'estrade. Enfin, Lazarilla a retiré tout-à-fait
son voile, Velasquez tressaille et chancelle ; Perdican
pousse un cri de surprise.)

VELASQUEZ, *stupéfait, parlé.*

Palomita !...

PERDICAN, *de même.*

Palomita !...

VELASQUEZ.

Ah ! qu'ai-je vu ?

PALOMITA.

Votre esclave toujours !

VELASQUEZ, *avec transport.*

Non ! ma compagne et mes amours,
Ma femme bien-aimée !

SCENE XII.

PERDICAN, *essuyant une larme.*

Ami, tu devais être
Mon témoin... je m'en souviens bien !

(Lui tendant la main.)

Et c'est moi qui vais être le tien !

LAZARILLA, aux seigneurs qui l'entourent.

Avant qu'en mon ménage,
L'amour m'engage
A l'objet de mes vœux,
Mon cœur, qui vous honore,
Vous doit encore
Un dernier chant d'adieux !
O vous dont l'indulgence
Fit ma science,
Messieurs, adieu vous di !
Je pars, reconnaissante,
Mais je ne chante
Plus que pour mon mari !

CHŒUR.

Avant qu'en son ménage
L'amour l'engage,
Qu'ils soient tous deux
Heureux !
Son cœur qui nous honore
Nous dit encore
Un dernier chant d'adieux.

FIN.